

Budos le 28 mars 2013

Budos avant son château un peu d'histoire.....

Budos et son château quelle histoire!.....

Les ruines du Château de Budos constituent une richesse du patrimoine communal. Leur présence nous est tellement familière que nous n'y prenons même plus garde. Nous passons et repassons devant ces vieilles pierres sans même leur jeter un regard.

Mais si tout à coup il disparaissait du paysage, il laisserait un grand vide et, pour le coup, passant sur la même route, son absence nous choquerait et, paradoxalement, susciterait notre attention.

Ce serait une réaction bien humaine qui, d'ailleurs, sous d'autres formes, se manifeste en bien d'autres domaines. Faut-il rappeler que l'on n'apprécie vraiment la santé que lorsqu'on l'a perdue..

C'est un peu la même démarche.

La présence de ce Château, au même titre que les écoles ou l'église nous paraît donc naturelle et incontournable. Et pourtant, il a bien failli n'y avoir jamais de Château à Budos.

S'il est là, c'est à la suite d'une invraisemblable cascade de hasards tous plus improbables les uns que les autres. Si un seul d'entre eux avait fait défaut, ce Château ne serait jamais sorti de terre car il était bien convenu et bien arrêté qu'il ne se ferait pas.

C'est là toute une histoire qu'il nous faudra tout à l'heure évoquer. Une histoire singulière qui nous mènera très loin de Budos et qui s'enracinera dans la grande Histoire, celle que l'on écrit avec un H majuscule dans toute l'Europe occidentale.

Mais avant d'en aborder les divers épisodes en leurs multiples péripéties, il me paraît nécessaire de planter le décor, dans lequel ils vont se dérouler.

Et pour cela, il faut remonter très loin dans le temps et survoler rapidement une très longue période.

Je dis bien survoler, et j'ajouterais volontiers de très haut, car il n'est pas facile de résumer 7 siècles d'histoire en quelques minutes.

C'est pourtant oeuvre utile car nous sommes peu et mal renseignés sur ce que nos ancêtres ont pu vivre dans nos contrées dans ces temps difficiles pour ne pas dire souvent épouvantables.

Et pour cela, il va nous falloir faire un gros, très gros effort d'imagination tant les conditions de vie que nous allons évoquer peuvent être différentes des nôtres.

Disons-le tout net, nous ne disposons d'aucun document écrit spécifiquement budossais antérieur à la fin du XIIème siècle, mais nous conservons un important témoignage architectural du milieu de ce siècle, c'est la nef centrale et le chœur de notre église.

Jusqu'au milieu des années 1930, nous avons également le moulin de Fontbanne et la maison dite " de Madame Esther " près du Batan, deux précieux monuments qui ont été malencontreusement démolis.

Mais, si nous ne bénéficions d'aucun autre témoignage spécifiquement budossais, les historiens sont à même de nous retracer les grands traits des événements qui ont marqué cette longue période.

L'Antiquité

Après la stabilité, la paix et même la prospérité que notre pays a connu pendant l'antiquité, est venu le temps d'une noire anarchie faite de pillages et de massacres, période qui a fini par déboucher sur la naissance de la Féodalité. Ce sera dans ce dernier cadre que se construira notre Château.

Le site de Budos a été en effet habité depuis l'Antiquité. Une villa gallo-romaine qui reste à découvrir, se situait quelque part sur les parties hautes du village. Quelques indices permettent d'ailleurs de la localiser d'une manière un peu plus fine.

Cette villa fut détruite au cours des grandes invasions barbares qui se succédèrent à partir des IIIème et IVème siècle. Elle disparut ainsi tout comme celles de Podensac, Léogeats et bien d'autres encore.

Les grandes invasions

Les siècles suivants connurent l'arrivée des Wisigoths qui s'installèrent dans la région vers l'an 414. Ils furent chassés par les Francs qui prirent pied en Bordelais en 507. Mais leur occupation fut assez diffuse et peut être moins contraignante pour les populations rurales.

Ces Francs furent à leur tour chassés par l'invasion des Gascons qui, eux, venaient du Sud en remontant d'Espagne. Ils atteignirent la Garonne vers 587.

Vous imaginerez aisément la situation confuse, pour ne pas dire dramatique dans laquelle pouvait se débattre les malheureuses populations locales livrées, sans défense, à toutes les exactions de ces envahisseurs successifs.

C'est alors, au début du VIIIème siècle qu'apparurent les arabes. Leur invasion fut fulgurante mais ne dura guère, du moins dans nos contrées, disons deux ou trois ans tout au plus. Ils refluèrent en effet très vite après la célèbre bataille de Poitiers, en 732 et la victoire de Charles Martel, mais deux ou trois ans suffisaient bien pour mettre le pays à mal.

Le règne de Charlemagne

La situation allait sensiblement s'améliorer sous le règne de Charlemagne, dont l'administration solide vint remettre de l'ordre dans ces champs de ruine. Pendant quelques dizaines d'années la vie rurale de nos contrées put se rétablir et l'on vit reparaître des villas impériales, immenses domaines agricoles bien encadrés et gérés. A quelques dizaines de kilomètres d'ici, celle de Casseuil connut quelque notoriété. Mais ce fut un épisode de courte, bien trop courte durée.

Dès les premiers successeurs de Charlemagne, l'emprise du pouvoir central, garant de la paix et de la tranquillité va s'estomper et très rapidement disparaître.

Les Normands

C'est alors, aux alentours de l'an 840, que l'on voit, pour la première fois apparaître les Normands dans l'embouchure de la Gironde. En 844, ils assiègent Bordeaux qui résiste. Faute de pouvoir prendre la ville, ils remontent la Garonne, pillant et détruisant tout sur leur passage sur les deux rives du fleuve.

Ils reviendront quelques années plus tard en 847 et 848, et là, nous disposons du texte précis d'une chronique dont vous appréciez certainement l'effroyable laconisme lorsqu'elle dit:

"En 848 les Danois incendièrent Bordeaux après l'avoir prise et avoir massacré sa population"

Rien de plus, c'est à nous d'imaginer ce que représente la sécheresse de ces quelques mots.

Ces Danois ne s'en tiennent pas là car, partant de Bordeaux, ils se répandirent dans toute la région pillant et détruisant tous les lieux habités vers Langon, Bazas, Agen et même au-delà.

Ils revinrent encore en 862 et installèrent une base sur les eaux de la Gironde. Mais là, les documents font défaut et nul ne sait si Bordeaux résista ou succomba à leurs assauts. Mais il est aisé d'imaginer que s'ils sont venus s'installer là pendant au moins 2 ans, ce n'était pas pour faire du tourisme et tout le pays bordelais et le val de Garonne en fit encore les frais.

Ce péril normand ne s'estompa que très lentement, chacun vivant perpétuellement dans l'angoisse d'un nouveau retour. Il ne devait finalement disparaître que dans le courant du Xème siècle.

Au cours de cette longue période, pendant au moins 6 siècles d'affilée, si l'on excepte les quelques décennies du règne de Charlemagne, ce ne fut que drames, confusion, inquiétude, ruines et catastrophes.

Le salut est dans la fuite

Aucun de nos villages n'étaient fortifié, pas plus Budos que les autres. Ils étaient donc ouverts et ne pouvaient résister aux assauts d'une bande déterminée et bien armée comme pouvaient l'être, par exemple, les Normands.

La seule sauvegarde des populations se trouvait dans la fuite vers la lande toute proche qui, en ce temps là offrait de vastes étendues déboisées et marécageuses d'un accès difficile pour ceux qui ne connaissaient pas le terrain et par conséquent propres à décourager les poursuites des assaillants.

Mais en fuyant, ces pauvres gens ne pouvaient guère emporter grand chose. Et pourtant, comme ils vivaient dans ce que nous qualifierions d'une extrême indigence, le moindre objet de leur ménage, le moindre outil de leur travail avait pour eux la valeur d'un trésor.

Fuir, donc, en emportant quelques objets et provisions. Mais il y avait le problème du bétail, bien souvent leur seule fortune. Et il n'est pas facile de faire avancer un boeuf plus vite que son pas. Il était donc essentiel d'être prévenu à temps de la possibilité d'une attaque. D'où l'importance d'un guet permanent afin de ne pas se laisser surprendre.

Ce faisant, les pauvres maisons en bois qu'ils laissaient derrière eux étaient inévitablement sacrifiées et ils n'en retrouvaient, à leur retour, que des ruines fumantes. Tout était à recommencer.

Les conséquences

Cet habitat n'ayant laissé aucune trace dans nos contrées, on peut en effet légitimement supposer qu'il était constitué de bois, de pisé et de chaume.

Encore fallait-il bien du temps pour reconstruire un village et bien du courage aussi puisque chacun savait qu'il ne résisterait pas à la prochaine attaque.

Cependant cette longue, très longue période, il y a eu évidemment des temps de rémission, certains d'entre eux pouvant se prolonger sur une ou deux générations.

Car toutes les invasions n'ont pas été également destructrices. Les plus courtes ont probablement été les plus radicales.

Les gascons par exemple, venus pour s'installer durablement dans le pays ont bien pu commettre quelques pillages lors de leur arrivée, mais ils n'avaient aucun intérêt à détruire ce qui allait constituer leur futur domaine.

Bien plus systématiques furent les dommages et les exactions causés par les agressions limitées à quelques mois, voire quelques années, celles des Normands ou des Arabes par exemple. Elles n'avaient pour but que l'enrichissement immédiat des envahisseurs sans aucun souci des suites de leur passage.

Ajoutons à cela que certains villages étaient, à l'évidence, plus exposés que d'autres.

Vous comprendrez aisément que Pujols ou Budos, situés sur la voie d'accès privilégiée qu'offrait la vallée du Ciron, pouvaient être beaucoup plus menacés que Balizac ou Origne, perdus au milieu de la lande, en dehors de toute voie de communication et, au demeurant si pauvres, que leur pillage ne valait pas le détour.

La naissance de la féodalité

C'est vers la fin de ces temps si troublés, dans le courant du Xème siècle, que commence à se dégager, ici et là, les premiers signes de la féodalité rurale.

Soit du fait de leur force, de leur courage, de leur ruse peut-être ou tout simplement de leur chance, quelques personnalités se dégagent dans la population de nos villages.

Ici ou là apparaît ainsi un leader qui prend la situation en main et réussit plus ou moins à assurer une certaine protection.

Son entourage le reconnaît bientôt comme le chef de la communauté, et, pour peu que son fils fasse preuve des mêmes qualités, cette nomination devient héréditaire.

C'est là un des traits marquants de l'origine de la noblesse rurale.

Elle ne doit rien à l'appartenance à une grande famille régnante, mais elle doit beaucoup aux circonstances et aux événements locaux.

La famille des Budos est issue de cette évolution et va bientôt émerger des brumes de l'histoire.

Famines et épidémies

Si nous voulions être plus complets sur les malheurs de ces temps, il nous faudrait également évoquer les conséquences des famines et épidémies qui les ont si souvent frappés.

Il faudrait rappeler la sécheresse dévastatrice qui en l'an 1004 affama l'Europe entière, ou bien encore les deux années consécutives de disette en 1028 et 1029 ou, bien pire encore, l'effroyable famine de 1033 au cours de laquelle les chroniqueurs évoquent des cas plus ou moins avérés d'anthropophagie.

Pour la petite histoire, c'est au cours de ces années là que s'est forgée la légende des Trois petits enfants ressuscités par le Grand Saint Nicolas dans le saloir d'un boucher criminel. Nous sommes certainement nombreux à avoir appris et chanté dans notre enfance la chanson "Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs." Eh bien c'est là son origine.

Quand aux épidémies elles n'étaient pas moins dévastatrices.

On connaissait la lèpre, pourtant relativement peu contagieuse mais dont les conséquences spectaculaires étaient à l'époque inexorables.

Chaque village ou presque avait sa léproserie dans laquelle on enfermait ces malheureux en les coupant définitivement du monde. Nous retrouvons aujourd'hui leur présence en certains lieux-dits.

La lèpre était si redoutée que l'on n'osait même pas prononcer son nom. On parlait pudiquement de "ceux qui l'ont attrapée": (Lous qué l'an'gahat), sans dire ce qu'ils avaient attrapé, mais tout le monde comprenait sans qu'il soit besoin d'autre précision.

Les lépreux eux-mêmes étaient appelés "Lous Gahets". A Budos, la léproserie se situait à main gauche du chemin menant à Pasquillot à la Hontique. C'est actuellement, je crois, un champ de maïs. Et ce lieu, au Plan Cadastral s'appelle encore "Gahet".

A la lèpre s'ajoutaient le choléra et la variole qui, eux, étaient beaucoup plus souvent immédiatement mortels. Et surtout la peste bubonique, éminemment contagieuse et qui fit, à l'occasion, des ravages épouvantables au sein des malheureuses populations complètement désarmées.

Nous ne possédons aucun chiffre crédible sur la mortalité provoquée par les grandes épidémies du IXème et Xème siècle. Par contre, nous possédons des estimations sérieuses sur l'épidémie dite de "La Peste Noire" qui atteignit Bazas, Langon et toutes nos campagnes au cours de l'été de 1348. Cela peut nous donner une idée des dimensions d'une telle catastrophe. Elle provoqua le décès de 70 à 90% des populations de nos villages.

En supposant que Budos ait figuré parmi les villages relativement épargnés, c'est donc 70% de sa population qui a pu ainsi disparaître.

Nous sommes environ 700, comment réagiriez-vous si 500 d'entre nous disparaissaient en 3 semaines?

Prenez bien la mesure du choc terrible qu'ont pu constituer ces grandes épidémies. Certains villages ont même complètement disparu. C'est le cas de Lassats, une paroisse qui se situait alors entre Landiras et Guillos. Il n'en est rien resté sur le terrain, mais des textes irréfutables nous confirment qu'elle a bel et bien existé et quand elle a disparu.

Au résultat de toutes ces invasions, de tous ces pillages, de toutes ces famines et de toutes ces épidémies, il m'arrive de me demander par quel miracle je puis être ici ce soir.

Et vous pouvez vous aussi vous poser la même question, que vous soyez de ce pays ou que vous veniez de n'importe où ailleurs tant ces événements ont été de portée générale sur l'ensemble du territoire.

Le temps des guerres privées

On aurait pu penser qu'à la fin du Xème siècle, les risques d'invasions étrangères s'estompant, une certaine sécurité matérielle se serait établie, apportant un peu de détente à ces pauvres gens.

Hélas! Il n'en fut rien.

Ces hommes forts qui s'étaient distingués au cours des événements tumultueux que l'on venait de vivre, n'étaient rien d'autres que des chefs de guerre. Et bientôt, il devint évident, qu'ils ne savaient faire que cela.

Ils vivaient de la guerre et pour la guerre.

Aux agressions venues de l'extérieur, se substituèrent bientôt d'innombrables guerres privées d'un seigneur local attaquant son voisin pour un motif futile ou même, à l'occasion, sans autre objectif que le pillage. Le pouvoir central qui aurait pu mettre

de l'ordre dans ces conflits était bien loin et au demeurant si faible qu'il n'était pas en mesure d'intervenir.

On voit par exemple le Seigneur de Budos s'allier avec son voisin de Landiras pour aller s'emparer de la Seigneurie de Virelade. Et pourquoi donc?

Parce que le Seigneur de Virelade venait de mourir, laissant sa femme veuve et sans défense avec une petite fille de 8 ans.

N'allez pas imaginer des armées nombreuses et suréquipées. Un chef de guerre local pouvait partir en campagne avec quelques dizaines d'hommes déterminés. Cela suffisait bien pour mettre à sac un village mal défendu et y semer la désolation.

La situation dans nos contrées était alors un peu comparable à ce qui se passe actuellement dans certains états centre-africains dans lesquels un gouvernement central affaibli contrôle un modeste territoire autour de sa capitale tandis que le reste du pays est livré aux affrontements de chefs de guerre locaux cherchant par tous les moyens à asseoir leur domination sur leurs voisins.

La pauvre population rurale payait partout un lourd tribut à ces combats anarchiques.

L'intervention de l'Eglise

En l'absence de réaction du pouvoir central, seule l'Eglise offrait une cohésion et une autorité suffisante pour réagir et tenter de maîtriser une situation devenue catastrophique.

Et elle le fit.

Bouleversé par toutes ces exactions, l'Archevêque de Bordeaux, le premier, prit l'initiative de réunir un Concile Régional à Charroux, en l'Abbaye Saint Sauveur à une quarantaine de kilomètres au sud de Poitiers. Et là, il commence par faire constater que le roi n'est pas capable de mettre un terme aux guerres privées. Et le 1er juin 989, le concile décide d'excommunier tous ceux qui feraient désormais violence aux pauvres et aux clercs. Il ne semble pas que cette mesure ait beaucoup freiné les ardeurs guerrières des intéressés.

Par contre Odilon, Père Abbé de l'Abbaye de Cluny, près de Macon, connu beaucoup plus de succès.

Il imagina ce que l'on appela "La Trêve de Dieu". En effet, sous son impulsion le Concile provincial réuni à Arles en 1041, interdit tout acte de guerre ou de pillage entre chrétiens du mercredi soir de chaque semaine au lundi matin suivant.

Après la mort d'Odilon, proclamé Saint dans l'intervalle, le Concile provincial tenu à Narbonne en 1054, y ajouta la semaine de Pentecôte, toutes les fêtes dédiées à la Vierge Marie et quelques fêtes de saints particulièrement vénérés. A telle enseigne qu'il ne restait plus que 90 jours de guerre possibles dans l'année.

De proche en proche cette initiative régionale gagna du terrain et parvint jusque chez nous et, vaille que vaille, finit par s'étendre à l'Europe Occidentale toute entière à la fin du XIème siècle.

Le pouvoir spirituel de l'Eglise était tel que cette interdiction finit par être à peu près respectée.

Ce n'était pas une éradication complète de la violence, mais ne pas pouvoir combattre plus de 3 jours de suite limitait sensiblement la portée des opérations militaires.

Reste qu'en 90 jours par an, on pouvait encore faire pas mal de dégâts.

L'Eglise tente alors une nouvelle démarche.

Il existait une vieille tradition germanique apportée par les Francs qui célébrait solennellement la remise de ses armes au jeune homme qui allait combattre pour la première fois. C'était un rite purement militaire qui s'était maintenu au fil des siècles.

L'Eglise va s'en emparer et en faire un rite religieux, celui de l'Adoubement du chevalier au cours duquel on lui faisait promettre de défendre les faibles et les orphelins.

C'est là l'origine de l'image du "Preux chevalier", une sorte de Zorro justicier.

L'image est belle et connut un très grand succès dans la littérature du temps. Les troubadours la célébrèrent dans leurs poèmes et leurs chansons. Mais sur le terrain, elle ne connut pas toujours le succès espéré.

Beaucoup plus efficace fut l'appel à la Croisade lancé par le pape Urbain II, le 27 novembre 1095.

Indépendamment de toute autre considération, cette croisade eut un effet secondaire tout à fait inattendu.

Elle purgea le pays d'un grand nombre de ces petits seigneurs, chefs de guerre locaux et les expédia se battre si loin que bon nombre d'entre eux n'en revint pas.

Cette purge permit de respirer plus librement.

Le miracle du XIIème siècle

Mais il se trouve, que dans le même temps, une quantité d'évènements très divers vont se bousculer en toutes sortes de domaines.

Et ceci en très peu de temps.

C'est ce que l'on peut appeler le miracle du XIIème siècle.

Les hiérarchies féodales prennent corps, et les petits nobles turbulents qui ne sont pas partis en croisade ne vont plus bientôt pouvoir faire n'importe quoi.

Le pouvoir du Duc d'Aquitaine s'affirme. Et voilà même que le pouvoir royal se montre. Lorsque le futur Louis VII vient épouser à Bordeaux la jeune Aliénor, Duchesse d'Aquitaine, en 1137, c'est la première fois que l'on voit un membre de la famille royale aborder les rives de la Garonne depuis Charlemagne.

Le XIIème siècle est une période au cours de laquelle tout s'enchaîne, se bouscule et explose.

En particulier la démographie. Le calme revenant, les couples se mettent à faire des enfants.

Les exactions militaires se raréfiant, les victimes sont moins nombreuses et de ce fait, l'espérance de vie augmente. A défaut de documents et de recensements précis, les spécialistes estiment que, sur le siècle, la population a pu s'accroître de 2% par an. Cela peut paraître modeste, mais en fait c'est énorme. A ce rythme, sur une seule génération la population d'un village s'accroît des 2/3. Là où les parents étaient 100, leurs enfants au même âge se retrouvaient à près de 170.

Et ce n'est pas tout, car, contre toute attente, ces nouveaux venus, on va trouver à les nourrir.

C'est en effet, à la même époque que l'on invente le soc de charrue en fer à déversoir qui vient progressivement se substituer à l'antique avaire, simple pièce de bois taillée en forme de couteau et durcie au feu. Un tel instrument se borne à égratigner le sol sur quelques centimètres, et cela dure depuis la nuit des temps. Désormais, avec le soc, et jusqu'à nos jours, on retourne la terre en profondeur et l'on obtient de bien meilleurs rendements.

C'est encore en ce temps-là que l'on invente le collier d'épaule pour les chevaux de trait. Il vient se substituer à la simple sangle que l'on utilisait jusqu'alors et qui, au moindre effort, étranglait l'animal.

On invente également le coussinet frontal qui augmente sensiblement la capacité de traction des boeufs sous le joug.

Et au résultat de la conjugaison de toutes ces nouvelles techniques, en quelques dizaines d'années on va notablement augmenter les rendements agricoles. Là où un grain de blé semé sous Charlemagne produisait, en moyenne, une récolte de 2 grains¹/₂, le même grain semé à la fin du XII^{ème} siècle en produit 4. C'est une révolution.

Mais ce blé, et, plus généralement ces récoltes, il faut les transporter. Qu'à cela ne tienne, c'est à la même époque que l'on invente le cerclage en fer des roues de charrettes et le ferrage des sabots des animaux.

Et dans la foulée, la campagne se couvre de moulins que l'on va utiliser pour la mouture des céréales, certes, mais également pour d'autres travaux que jusqu'alors on faisait à la main. La fabrication des tissus de feutre, par exemple, avec les laines des troupeaux locaux, se pratiquait désormais dans des ateliers de foulon actionnés par la force des ruisseaux.

La vigne et le défrichement des artigues

La culture de la vigne va également prendre soudainement un essor fulgurant. Là encore, dans nos villages, ce fut une véritable révolution. Jusque là et depuis l'Antiquité, la vigne avait modestement subsisté dans nos contrées.

Mais voilà qu'avec le remariage de la duchesse Aliénor avec Henri Plantagenet, roi d'Angleterre, de nouveaux liens commerciaux se nouent entre Bordeaux et Londres. Et les anglais demandent du vin et toujours plus de vin, encore du vin. C'est un temps où, chez nous, on plante la vigne à tour de bras.

A telle enseigne que l'on va bientôt manquer de terres agricoles. Il faut absolument en trouver de nouvelles. Pour cela, il faut défricher en débordant sur la forêt ou éventuellement sur la lande là où le sol n'est pas trop ingrat. On appelle ces nouveaux territoires des "Artigues" mot tiré du gascon "artiga" qui signifie défricher. Partout où vous trouverez ce nom, à Landiras par exemple, où l'une de ces déclinaisons en Artigueneuve, Artiguevieille, Artiguelongue, Artigolles etc..... sachez que vous avez affaire à l'un de ces terrains nouvellement conquis au bénéfice des cultures. Mais ces extensions sont allées bien au delà de ces quelques noms de lieux qui nous ont été conservés. Il est par exemple tout à fait probable que les espaces cultivés situés sur le versant sud de la colline de Budos, les Parages, Médouc, les Mouliès constituent des défrichements effectués à cette époque.

Les églises

Notre pays commence alors à connaître une prospérité que personne n'aurait osé espérer. Et cela va se manifester au grand jour.

Pour la première fois, dans nos villages ruraux, et depuis l'Antiquité, on va se mettre à construire en pierre. Et partout et en quelques dizaines d'années à peine.

En voulez-vous la preuve?

Regardez autour de vous.

L'église de Budos, XII^{ème} siècle, remaniée par la suite certes, mais datant bien de cette époque.

Et Landiras, Pujols, Illats, Cérons, Léogets, Saint Léger de Balson, Origne et tant d'autres encore. Et ceci sans compter les villages dans lesquels des églises récentes, construites au XIXème siècle sont venues remplacer les édifices d'origine qui eux, dataient du même XIIème siècle. Je pense par exemple à Balizac et Villandraut.

C'est donc là un saisissant phénomène général. Partout on batit, dans chaque village, et en même temps.

Et partout ce sont nos monuments les plus anciens.

C'est bien le signe incontestable d'une prospérité générale. Et les petits seigneurs locaux, tels ceux de Budos, dont les revenus dépendent étroitement de ceux de leurs paysans, profitent largement de cette embellie générale. Les Budos se sentent pousser des ailes.

Une envie de château

Jusqu'alors, seuls les très grands seigneurs possédaient des châteaux. Les petits nobles locaux se contentaient de ce qu'on appelait une "Maison Forte". C'était une construction dans laquelle dominait le bois, et dotée de quelques modestes dispositifs de défense tels que fossés, pieux, ouvertures d'archères mais pas beaucoup plus.

La famille de Budos habitait ainsi une maison forte dont il ne subsiste aucune trace connue. A l'origine, elle a dû se situer au Castéra dont le nom est très évocateur d'un petit château gascon et qui offre un remarquable site d'observation sur l'aval de la vallée du Ciron, du côté d'où pouvait survenir tous les dangers. Elle a pu, ultérieurement être remplacée par un édifice situé sur l'emplacement qu'occupe actuellement le Château puisqu'il apparait que celui-ci a été construit sur un terrain ayant connu, semble-t-il une première occupation. Nous n'aurons probablement jamais de certitude à cet endroit.

Toujours est-il que le Seigneur de Budos, qui ne porte encore que le très modeste titre de "Chevalier", habite encore dans une maison forte et voudrait bien se faire construire un "Vrai Château" puisqu'il commence à en avoir les moyens.

Et son envie est d'autant plus pressante que quelques unes de ces forteresses commencent à sortir de terre dans les environs.

Ne parlons pas du Château de Castelnau de Cernes qui appartient à la très puissante famille des seigneurs d'Albret dont les possessions s'étendent jusqu'aux Pyrénées. Mais pensons plutôt à celui de Roquetaillade, pas celui qui s'ouvre actuellement à la visite, mais celui plus ancien dont les ruines subsistent à ses côtés. Pensons encore à celui de Villandraut, et ici aussi, pas celui que nous connaissons, mais un château plus ancien qui se situait à peu près sur l'emplacement de l'actuel presbytère du village.

Certes, cette liste est courte car il n'y en a guère d'autres. Mais pourquoi pas à Budos puisque dès la fin du XIIème et le début du XIIIème siècle le seigneur commence à en avoir les moyens.

Et effectivement, ces moyens, cette famille commence à les avoir.

En 1185, on voit Bernard de Budos qui doit être un fils cadet de la famille, et qui fait carrière dans l'Eglise, et qui est déjà chanoine du Chapitre de Saint Seurin à Bordeaux, il est assez riche pour faire une donation d'une vigne, de deux maisons et de deux pêcheries de Garonne sur l'emplacement de ce qui deviendra plus tard le quai de Queyries.

Mais la branche aînée de la famille fait mieux encore. Elle achète des terres un peu partout dans la région, à Preignac, à Lassats, la paroisse aujourd'hui disparue, à Hostens, à Rions, etc.....Ce n'est certes pas encore une famille de grande noblesse, mais

une famille qui pouvait néanmoins prétendre s'établir ailleurs que dans une simple maison forte.

Le temps des requêtes et des frustrations

Seulement, maintenant, une hiérarchie féodale sérieuse s'est mise en place. Le temps n'est plus à l'anarchie des siècles passés, lorsque, loin d'un pouvoir central inefficace, n'importe qui pouvait faire n'importe quoi.

Maintenant, il y a un Roi d'Angleterre, Duc d'Aquitaine, solidement représenté à Bordeaux par une administration pas très contraignante, certes, mais fort bien avisée des affaires locales et des comportements de tout un chacun.

Or, pour construire une place forte, il fallait obtenir l'autorisation du Roi.

A plusieurs reprises, au cours du XIIIème siècle, et au moins par deux fois après 1280, Raymond-Guillaume, puis son fils Guillaume-Raymond de Budos vont demander cette autorisation à Edouard Ier d'Angleterre, lequel, à chaque fois, la leur refusera tout net.

L'administration royale avait de la mémoire. Le temps n'était pas si lointain où les Budos se conduisaient encore en trublions locaux, semant passablement le désordre dans le pays.

Certes, la prospérité de XIIème siècle avait quelque peu calmé les humeurs belliqueuses des ces petits nobles locaux, mais le Roi se souciait peu de leur voir acquérir des capacités militaires trop importantes. La sécurité que procurait un château pourrait leur donner des idées d'indépendance dont ils pourraient faire un très mauvais usage par la suite.

Force est de constater que cette attitude n'était pas trop mal vue au regard des comportements assez déplorables qu'allaient avoir les Budos dans un assez proche avenir.

Très dépité de ces refus successifs, Raymond-Guillaume allait tenter un coup d'audace.

Il allait jouer sur le fait que le Roi d'Angleterre, du point de vue féodal, pour le duché d'Aquitaine était un vassal du Roi de France.

C'était vrai, mais assez théorique, car cette subordination théorique ne devait pas empêcher le roi Edouard de dormir, c'était bien le cadet de ses soucis.

Reste que Raymond-Guillaume allait jouer sur cette situation pour formuler une nouvelle demande d'autorisation adressée, cette fois-ci, au roi de France.

Ce Roi, c'était alors Philippe le Bel, et, dans un Arrêt pris au sein du Parlement de Paris le 27 mars 1302, il refusa, lui aussi cette autorisation. Bien que ce ne soit dit nulle part, il la refusa très probablement pour les mêmes raisons que le Roi d'Angleterre.

Aucun souverain, quel qu'il fût ne voulait voir revenir le temps des guerres privées locales.

Ainsi donc, il est désormais bien clair qu'il n'y aura jamais de château à Budos. Il n'y a plus d'autre recours possible, c'est un non définitif.

Et pourtant si, il va y en avoir un, celui que vous connaissez tous, mais au terme d'une rocambolesque succession de hasards, tous plus incroyables les uns que les autres.

C'est toute une histoire.....

Et c'est ici que nous allons complètement changer de domaine aussi bien dans le temps que dans l'espace.

Un mariage qui allait tout changer

Raymond Guillaume de Budos, tombé veuf d'Esclarmonde de la Mothe, va épouser, en seconde nocces Jeanne de Got sa voisine, fille du seigneur de Villandraut.

C'est un premier hasard, car, si Esclarmonde avait survécu, il n'y aurait jamais eu de château à Budos.

Cette Jeanne de Got, née à Villandraut était fille de Beraud de Got, Seigneur du lieu et de Ida de Blanquefort.

Il semble bien que le rang de noblesse des Got ait été un peu supérieur à celui des Budos. Un frère de Béraud était déjà évêque d'Agen. Et, au surplus, ils avaient un vrai château, celui qui est aujourd'hui disparu.

Seulement Béraud et Ida avaient eu des brassées d'enfants dont 11 étaient parvenus à l'âge adulte: 4 garçons et 7 filles.

Les garçons, on en faisait toujours quelque chose. Déjà, l'aîné prenait la succession de père. Quand aux autres ils volaient de leurs propres ailes en faisant carrière soit dans les armes, soit dans l'Eglise. En tous cas, ils étaient très vite autonomes.

Pour les filles, c'était bien autre chose. Il fallait soit les marier, soit les mettre au couvent. Mais dans les deux cas, il fallait leur constituer une dot.

Avec la charge de réunir et de verser 7 dots, on comprend bien que Béraud de Got ne pouvait guère avoir de grandes prétentions matrimoniales. Aucun seigneur de haut rang n'aurait consenti à donner son fils à une fille médiocrement dotée.

Ainsi donc, même si les Got affichaient un rang nobiliaire un peu supérieur à celui des Budos, Béraud fut tout heureux de caser l'une de ses 7 filles avec la modeste dot qu'il pouvait lui donner.

Et cette fille fut Jeanne, l'avant dernière.

Au passage, je ne résiste pas à la tentation de vous communiquer leurs identités respectives car vous y trouverez une bonne provision de prénoms possibles dont certains ne manquent pas d'originalité.

Soyez très attentifs car, s'il devait y avoir une interrogation écrite à la sortie, ce pourrait bien constituer une bonne question de cours.

Ces filles se prénommaient donc:

Asarice, Congie, Gaillarde, Agnès, Marquise, Jeanne(la nôtre) et enfin Vitale.

Parmi les garçons, Bertrand, le 4ème de la fratrie allait devenir pape sous le nom de Clément V.

Raymond-Guillaume de Budos allait, de ce fait, devenir le beau-frère du Pape et son fils Raymond-Guillaume II, son neveu.

Et c'est ici que tout a basculé.

Mais comment avait-on pu en arriver là?

Et c'est bien là, en effet que s'accumule une cascade d'évènements extraordinaires qui mérite bien d'être conté.

La jeunesse de Bertrand de Got

Le jeune Bertrand avait fait ses premières études, nous dirions ses études primaires, sur place à Villandraut.

Puis, on l'avait envoyé faire ce que nous appellerions des études secondaires auprès de son oncle, Evêque d'Agen.

Il se rend ensuite en Italie auprès de l'Université de Bologne qui bénéficiait alors d'un grand renom. Il va y acquérir ses premiers grades universitaires de droit et va parachever ses études auprès de la faculté d'Orléans qui bénéficie à l'époque d'une

notoriété européenne. C'est là qu'il acquiert son grade de docteur.

Du temps où il avait été à Bologne, il avait été l'élève d'un professeur d'une grande renommée, Benoit Gaétani, qui avait remarqué cet étudiant sérieux se tenant en marge des fortes turbulences du monde universitaire du temps.

Il était là pour étudier et non pour comparer les ambiances diverses offertes par les nombreuses tavernes de la ville.

Ses études terminées, Bertrand, désormais Docteur en Droit, devient chanoine du Chapitre de la Cathédrale Saint André à Bordeaux. Petite fonction douillette et sans grand avenir.

Arrivé là à 28 ans, le restant de sa vie y était tout tracé jusqu'à la fin de ses jours.

Eh bien non.....

Comment Bertrand devint évêque

Il faut ici rappeler qu'en ce temps là, l'administration de l'Eglise, dans ses hautes sphères, était passablement perturbée. De 1264 à 1304, en 40 ans, on va voir se succéder pas moins de 13 Papes. Cela fait beaucoup, le désordre est général.

Or voilà qu'à la fin de 1294 est élu un nouveau Pape, Boniface VIII. Un homme énergique qui va tenter de remettre de l'ordre dans cette situation désastreuse.

Et ce Boniface n'est autre que Benoit Gaétani, l'ancien professeur de Bertrand pendant ses études à Bologne.

Lors de son investiture, parmi les innombrables désordres qu'il découvre sur sa table et qu'il va lui falloir résoudre, il trouve l'affaire de la succession de l'Evêque de Saint Bertrand de Comminges.

Depuis 8 ans déjà, deux candidats se prétendent régulièrement désignés pour occuper ce siège et sont en procès à ce sujet devant le Parlement de Toulouse. Cela fait vraiment désordre.

Boniface prend l'affaire en main, les renvoie tous les deux à leurs chères études et se souvenant de l'étudiant sérieux et capable qu'il avait connu à Bologne, sans consulter personne, nomme Bertrand de gGot Evêque de Saint Bertrand de Comminges, le 28 mars 1295.

Imaginez un peu la tête des autres chanoines de Saint André, à Bordeaux, voyant le petit dernier arrivé dans leur chapitre, tout jeunet et sans expérience, passer devant tout le monde et devenir Evêque à 31 ans. La tête, vous dis-je....

Et c'est là, la 1ère circonstance incroyable.

Bertrand va prendre possession de son siège et remet rapidement en ordre un diocèse qui, abandonné sans tête depuis 8 ans, en avait sérieusement besoin.

Mais voilà que 5 ans plus tard se produit un nouveau coup de théâtre encore plus invraisemblable.

Et maintenant archevêque....

L'archevêque de Bordeaux vient de mourir. Ainsi qu'il est d'usage à l'époque, le chapitre de sa cathédrale assisté de quelques notables religieux du diocèse, s'accorde pour lui désigner un successeur. On le présente ensuite au Pape qui lui donne l'investiture officielle. C'est habituellement, une simple formalité. Le Pape est bien loin et, compte tenu des moyens de communication de l'époque, est relativement peu informé des candidatures possibles. Autant donc faire confiance à ceux qui sont sur place et qui, au surplus, auront à travailler avec le nouvel Archevêque, ce qui peut faire l'économie de bien des conflits de personnes.

Les clercs bordelais présentent donc à Boniface le candidat qu'ils ont choisi.

Coup de théâtre! Boniface n'en veut pas et, toujours sans consulter personne, à la stupeur générale, nomme Bertrand de Got au siège de l'Archevêché de Bordeaux. Il a 36 ans.

Imaginez encore la tête des chanoines bordelais qui voient revenir comme leur grand patron ce petit blanc bec qu'ils ont connu, il n'y a guère, comme le dernier d'entre eux.

Et c'est le second évènement incroyable.

Voilà donc Bertrand, Archevêque de Bordeaux. Son frère, Béraud, devenu entre temps, seigneur de Villandraut et chef de la famille de Got au décès de leur père, lui fait cadeau d'un vaste vignoble à Pessac.

Bertrand prend son rôle de vigneron très au sérieux. Il tient lui-même le compte de ses barriques et des journées des bouviers du domaine. Il donne ses instructions à son intendant, par écrit et en latin et celui-ci, pour exécution, les traduit en gascon.

Avec les revenus qu'il tire de cette exploitation, il renfloue les caisses du diocèse.

C'est lui qui, le premier, à l'idée de personnaliser ses barriques d'une marque au fer rouge.

Quelques années plus tard, ce domaine prend le nom de "Pape Clément" qu'il a conservé jusqu'à nos jours.

Mais le plus surprenant reste à venir.

L'inimaginable coup de théâtre

Boniface VIII venant à mourir, lui succède Benoit XI dont le pontificat s'achève bien tristement six mois plus tard. Benoit XI meurt en juillet 1304, emporté par une indigestion pour avoir mangé trop de figes.....

Afin d'échapper aux troubles et pressions politiques qui agitent alors la ville de Rome, le conclave s'expatrie et se réunit à Pérouse, petite ville située à 150 km de là, en espérant y trouver un climat plus serein.

L'effectif de ce conclave n'a rien à voir avec celui qui vient de réunir 115 cardinaux venus du monde entier. (*Election du pape François*).

En 1304, il ne comporte qu'une quinzaine de membres dont un tiers d'italiens, un tiers de français et quelques autres.

Les votes se succèdent sans que l'on puisse jamais réunir la majorité des deux tiers nécessaire à l'élection du nouveau Pape.

Les jours passent, puis les semaines et bientôt les mois. Et l'on vote toujours sans succès. La situation est complètement bloquée..

Les italiens veulent absolument élire un des leurs .

Les français ne veulent en aucun cas d'un italien.

Les rois et les politiques de toute l'europe exercent des pressions en tous sens et nous n'entrerons pas dans le détail de ces intrigues qui comportent bien des zones d'ombre sur lesquelles on s'interroge encore.

Toujours est-il qu'une année entière s'écoule, que l'on vote toujours en vain et que l'on n'a toujours pas de pape.

Il faut en sortir.

C'est alors que se dessine une idée nouvelle. Pourquoi pas Bertrand de Got? Certes, il n'est pas italien. Mais les italiens savent que Bertrand doit toute sa carrière à Boniface qui, lui, était italien. Il pourrait donc constituer un moindre mal.

Et par ailleurs, il n'est pas français, pas plus qu'anglais.
Il est Gascon.

Même s'il est rattaché à la couronne d'Angleterre, le Duché d'Aquitaine constitue à l'époque une véritable nation gasconne, avec son organisation locale, sa langue, ses coutumes, etc..

Certes, encore, Bertrand n'est pas cardinal. Mais si le choix d'un nouveau pape se porte généralement sur un cardinal, ce n'est pas une obligation. Ce n'est qu'un usage qui a déjà connu bien des exceptions.

Et il n'a pas fait non plus acte de candidature. Qu'à cela ne tienne.....

Le 21 juillet 1305, Bertrand de Got est élu pape et prend le nom de Clément V.

Et c'est bien là le 3ème évènement . Le plus incroyable assurément.

Et le château de Budos dans tout cela?

Eh bien, nous y venons.

Raymond-Guillaume de Budos devient le neveu du Pape

Du fait de ce dernier évènement, Raymond-Guillaume II de Budos est soudain devenu le neveu du nouveau pape. Rien moins que cela.

Et il ne va pas perdre de temps.

Sitôt son oncle couronné en la cathédrale Saint Jean de Lyon, il écrit de nouveau au Roi Edouard d'Angleterre pour lui renouveler, une fois encore, sa demande d'autorisation de construire son château.

Cette fameuse autorisation que Londres et Paris ont toujours refusée à son grand-père, à son père et à lui-même.

Et cette fois-ci, il va obtenir satisfaction. Oh! sans grand enthousiasme.

Dans une lettre rédigée en latin, le 9 mars 1306, le Roi Edouard lui donne son accord pour cette construction, mais en termes bien significatifs de la persistance de sa méfiance.

L'autorisation de construire ce château lui est donnée, dit le texte, en considération du fait qu'il est le neveu du pape et, "par respect pour le souverain Pontife".

Ce qui en langage vulgaire peut à peu près se traduire par: "Si tu n'avais pas été le neveu de tonton, tu aurais pu aller te rhabiller..."

Et c'est comme cela, et à la suite de cette cascade d'évènements, tous plus improbables les uns que les autres, que s'élève à Budos, un château qui n'aurait jamais dû être construit, du moins pendant très longtemps.

Clément V à Avignon

Entre temps, à Rome, la situation est devenue proprement désastreuse. Une véritable guerre civile oppose quelques grandes familles dressées les unes contre les autres. On s'égorge à chaque coin de rue, l'insécurité est générale. Clément V comprend bien qu'il ne pourrait séjourner dans cette ville sans être obligé de prendre parti pour l'un des clans contre les autres. Pour échapper à ce piège et conserver sa liberté, il décide de se fixer en Avignon, chef-lieu du Comtat Venaissin qui était alors une terre pontificale indépendante et qui le restera d'ailleurs jusqu'en 1791, date à laquelle il fut rattaché la France à la suite d'un référendum.

A la vérité, il ne va pas vraiment s'y fixer car sa cour pontificale va être passablement nomade. Elle se tiendra tantôt à Malaucène à 25 km d'Orange, tantôt à Carpentras et tantôt même à Villandraut où elle se tiendra deux fois afin que Clément

puisse surveiller la construction de son château qui était alors en cours.

La Palais des Papes d'Avignon n'existait pas encore. Il ne sera construit que par ses successeurs.

Un remarquable esprit de famille

Sitôt prise la décision de ne pas se fixer à Rome, Raymond-Guillaume II quitte Budos et se précipite auprès de son oncle car il compte bien tirer quelque parti de sa nouvelle situation familiale.

Et c'est bien ce qui va se produire car Clément V va tout de suite faire preuve d'un remarquable esprit de famille.

En effet, à peine est-il couronné qu'il crée une fournée de nouveaux cardinaux dont six d'entre eux sont ses proches parents.

Dès 1307, l'année suivante, vous voyez que l'on ne perd pas de temps, Raymond-Guillaume est nommé Gouverneur du Bénévent autrement dit de la province de Naples, qui appartient également aux états pontificaux. Naples, c'est bien loin, et il n'est pas sûr qu'il y ait jamais mis les pieds. C'est bien en Avignon, au plus près de son oncle que l'on pouvait rencontrer les meilleures occasions de promotions et d'avantages. Aller s'installer à Naples, c'était courir le risque d'y être un peu oublié et Raymond-Guillaume semble bien ne pas avoir eu le tempérament de prendre un tel risque. D'autant qu'à cette époque, il était assez courant de se voir investi d'une fonction et d'en percevoir les bénéfices tout en confiant son exercice à un tiers salarié.

Bref, n'épiloguons pas davantage, nous ne saurons probablement jamais si Raymond-Guillaume est allé ou non à Naples.

Mais ce qui est sur, c'est que, s'il y est allé, il n'a pas dû y rester très longtemps, non plus y laisser beaucoup de traces car, dès 1309, il est nommé Gouverneur d'Avignon et du Comtat Venaissin, ce qui est une fonction nettement plus importante. Traduit en temps modernes, ce serait un peu l'équivalent du poste de préfet régional de la province capitale de l'état en y ajoutant le haut commandement des forces militaires. C'est aussi une fonction qui le maintient au plus près de son oncle et tout le monde sait bien que c'est "auprès du feu que l'on se chauffe".

On le voit bien d'ailleurs dans les faits. Par exemple, lorsque le Roi d'Angleterre qui a besoin d'une faveur du pape, envoie l'Evêque de Worcester pour la négocier.

Que fait-on lorsqu'on rend visite à quelqu'un à qui l'on veut demander quelque chose sans avoir l'air de monnayer la démarche, on apporte un cadeau pour les enfants. Eh bien ici, il n'y a pas d'enfants mais il y a des neveux. Et c'est ainsi que l'on voit l'Evêque de Worcester apporter à Raymond-Guillaume de la part du Roi d'Angleterre, le droit de haute et basse justice sur la seigneurie de Budos.

Jusque là, la justice civile et criminelle était exercée à Budos par le Prévot Rotal établi à Barsac. Désormais, Raymond-Guillaume exercera souverainement ce droit sur Budos avec son tribunal indépendant, avec son juge, son procureur, ses avoués et aussi, ne n'oublions pas, l'encaissement des amendes et des confiscations qu'il prononcera. C'était une parcelle du pouvoir royal qui lui était ainsi déléguée et un beau cadeau par la même occasion.

Les seigneurs successifs de Budos exerceront ce droit pendant près de 500 ans jusqu'en décembre 1790.

La construction du château de Budos

Tout cela est bel et bon. Il est évident que la situation de Raymond-Guillaume se conforte d'année en année. Il devient un personnage important, mais pendant tout ce temps, il vit à Avignon et donc bien loin de Budos. Certes, il a pu revenir notamment lorsque, par deux fois la cour pontificale s'est déplacée jusqu'à Villandraut où Clément V faisait édifier son propre château, mais ces visites n'ont pu être qu'épisodiques.

C'est dans le même temps que l'on construisait le château de Budos.

La famille des Budos ayant attendu l'autorisation de cette construction pendant 3/4 de siècle, la pose de la première pierre de l'édifice n'a certainement pas dû attendre bien longtemps après l'accord du roi Edouard en mars 1306.

Les terrassiers et les maçons ont donc dû s'activer sur ce chantier dès la mi-1306 et les années suivantes. Et ceci a son importance car le plan du château et la consistance de ses murs ont été conçus en fonction des moyens financiers dont disposait la famille avant que Raymond-Guillaume n'ait entamé sa fameuse carrière auprès du pape.

S'il aait été conçu et construit 8 ou 10 ans plus tard, alors que les Budos seront devenus riches et puissants, ses murs auraient été certainement plus épais et ses défenses plus développées. Avec un maximum de 1m10 d'épaisseur et parfois beaucoup moins, ce château offre une relative faiblesse qui, dans l'avenir, lui vaudra d'ailleurs bien des déboires.

Quand Raymond-Guillaume, après le décès de son oncle, regagnera Budos, son château sera déjà terminé ou en passe de l'être.

Car, cette grande aventure avignonnaise n'avait pas duré trop longtemps.

8 ans tout au plus, jusqu'au décès de Clément V le 20 avril 1314 à Roquemaure, petite localité située à une vingtaine de kilomètres au nord d'Avignon alors qu'il s'appretait à entreprendre un troisième voyage sur Villandraut.

Pour guérir les maux d'intestins dont il souffrait, ses médecins lui avaient prescrit de prendre de la poudre d'émeraudes pilées. Ce remède coûteux lui fut fatal. Ces émeraudes laissées entières auraient trouvé une meilleure place sur sa tiare que dans son estomac.

On raconte que l'on fit bouillir son corps qui fut ensuite cousu dans un sac fait de peaux et qu'il fut ainsi acheminé sur Uzeste.

Raymond-Guillaume se conduit fort mal

Le testament de Clément aurait pu constituer un point d'orgue pour la fortune de Raymond-Guillaume.

Son oncle lui léguait en effet une somme de 15,000 florins d'or. Une belle dotation en vérité qui permettait de voir venir.....

Mais Raymond-Guillaume ne s'en contenta pas. Il s'acoquina avec un cousin, autre neveu du défunt Clément et, de vive force, s'empara du trésor pontifical qui était entreposé dans les caves du château de Monteux, tout proche d'Avignon.

Et les deux compères l'acheminèrent sous bonne escorte partie sur le château de Duras et partie sur celui de Villandraut. Le prétexte était de le mettre à l'abri des convoitises.

Louable intention! Mais qui n'explique pas pourquoi Jean XXII, le successeur de Clément devait effectuer 8 ans de pressantes démarches pour le récupérer, et encore, semble-t-il, assez sérieusement entamé.

Mais ce n'est pas tout, car avant de quitter Avignon, les deux lascars lancèrent unraid sur la ville de Carpentras qu'ils pillèrent de fond en comble.

Et pourquoi donc Carpentras?

Parce que les riches banquiers juifs qui finançaient les emprunts de la cour pontificale n'avaient pas le droit d'habiter Avignon et, de ce fait, s'étaient tous établis à Carpentras où ils exerçaient leur commerce bancaire. Là, ils bénéficiaient d'une sécurité complète de leur personne et de leurs biens, formellement garantie par le pape. Ceci constituait pour eux, à cette époque, un privilège hautement apprécié les mettant à l'abri de toutes persécutions.

La finance de l'époque n'avait rien de virtuel et ignorait tout de l'informatique. Elle s'exerçait au moyen de bonne monnaie d'or et d'argent entreposée au domicile des banquiers. Et Raymond-Guillaume savait quelles portes il fallait enfoncer pour mettre la main dessus.

Il ne s'en priva pas.

Ces épisodes montrent bien que les rois, tant d'Angleterre que de France avaient eu quelques raisons de se méfier de ces petits seigneurs locaux en leur refusant l'autorisation de se fortifier dans des châteaux. Le bien fondé de leur méfiance est ici confirmé.

Au terme de tous ces événements, l'aventure est bien terminée.

Clément V est mort. Raymond-Guillaume revient s'installer à Budos.

Fortune faite

Il en était parti 9 ans plus tôt, comme un petit noble campagnard, il revient maintenant à la tête d'une confortable fortune.

La construction du château de Budos n'a pas entamé notablement ses nouvelles possibilités. La preuve en est que 7 ans plus tard, le 13 février 1321, il a les moyens de s'offrir et d'acheter comptant, et le plus honnêtement du monde, la très importante seigneurie de Portets Bertrand, en Languedoc, près d'Uzès. Et là, ses successeurs feront construire par la suite un fort beau château auprès duquel celui de Budos offre une bien modeste figure. Ce château existe encore et est en cours de restauration.

Cette acquisition s'avéra bientôt malheureuse, et pour longtemps, pendant toute la guerre de cent ans qui allait bientôt éclater.

En effet Budos s'est alors retrouvé dans la mouvance anglaise tandis qu'Portets Bertrand était le plus souvent sous influence française. Si bien que lorsque le seigneur de Budos prenait le parti de Londres, Paris lui confisquait ses possessions languedociennes et inversement quand il prenait le parti de Paris, il lui fallait abandonner Budos.

Mais c'est bien là, une toute autre histoire....

Un dernier vœu

Et maintenant, il me reste à formuler un vœu.

C'est, lorsque vous aurez l'occasion de descendre notre côte et que, sitôt passée l'église vous découvrirez, droit devant vous une vue directe et plongeante sur ce château, vous puissiez lui jeter un regard intéressé en évoquant quelques souvenirs sur ce que ces vieilles pierres ont à nous dire.

Ne quittez pas pour autant la route des yeux, ce serait imprudent, vous pourriez manquer le virage!